



OTAGE
DE MA MÉMOIRE
MARILYSE TRÉCOURT

MARILYSE TRE COURT

Otage de ma mémoire

© MARILYSE TRECOURT, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0805-1



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De la même auteure

L'Ombre du papillon, roman, 2016

Le Bon Dieu sans confession, roman, 2015

Une autre vision du bonheur, nouvelles, 2014

Au-delà des apparences, roman, Mosaïc, 2014

Prologue

Où suis-je ? Je n'en ai pas la moindre idée. Tout est blanc. Triste. Froid. Je suis frigorifiée. J'ai mal. À la tête, aux jambes. Dans le cœur. J'ai peur. Je ne sais pas pourquoi. D'ailleurs, ce n'est pas vraiment de la peur. C'est autre chose. Du vide. Voilà, c'est ça, je suis vide. Creuse, comme un puits sans fond. Abandonnée de l'intérieur.

Je sais que je suis en vie mais je ne sens pas la vie. Juste le vide. Juste une lettre en plus mais avec la vie en moins.

Pourquoi cette sensation m'envahit-elle ? Pourquoi un tel vertige ? Ça me donne la nausée. J'essaie de me raccrocher à quelque chose. De me retenir aux branches. De ne pas tomber dans ce vide qui m'aspire. Inexorablement. Je coule. J'essaie de donner un coup de pied pour me faire remonter à la surface. Mais je ne bouge pas. Pas d'un centimètre. Mes pieds ne répondent pas. Mes mains non plus. Rien. Rien ne réagit. À part mes paupières. J'arrive à peine à les soulever. Mais ça me demande un tel effort que je n'ai qu'une envie. De les refermer, pour m'endormir et oublier. Et tenter d'échapper à ce gouffre noir et effrayant. De rêver. De me raccrocher à des bulles de bonheur, de souvenirs réconfortants. Je cherche. Je creuse. En vain. Et je me retrouve au fond du puits. Seule. Dans la pénombre. Je n'ai aucun souvenir.

Je suis... Je ne sais pas qui je suis. Une fille. Une femme peut-être. Je crois. J'ai peur. Je voudrais crier, hurler, pleurer comme un enfant. Mais j'en suis incapable. Rien ne bouge.

Je suis enfermée dans mon corps. Et mon corps est vide.

Peut-être suis-je morte ? Peut-être est-ce cela la mort, finalement ?

bip bip bip

Ce bruit. Je le reconnais. Je l'ai entendu tout à l'heure. Au milieu de cris,

de phrases que je ne comprenais pas. J'étais allongée. On me poussait, vite.

Des mots me reviennent. Constantes ? Trauma crânien... Chimie... Deux culots de O nég... On la perd... Pouls à 67... Appelez Cholard... Le bloc est prêt...

Je n'y comprends rien.

Et maintenant ? Que vais-je faire ? Que vais-je devenir ? Vais-je rester dans cet état ? Combien de temps ? Toute ma vie ? Ou toute ma mort...

Une étrange sensation. Une démangeaison. Un picotement sur la main. Agaçant. J'essaie de la remuer. Mes doigts se contractent et se replient. Ma main bouge ! Je me concentre sur la gauche. Je parviens à la soulever et à la placer sur la droite, celle qui pique. Il y a quelque chose sur mon poignet. Un objet à la forme bizarre que je ne reconnais pas et qui m'intrigue, me colle à la peau. J'essaie d'ouvrir les yeux. Difficile mais réalisable, après plusieurs clignements. Je suis dans une chambre peinte en bleu ciel, dans un lit aux draps blancs. Une fenêtre sur ma gauche me laisse entrevoir la cime d'arbres feuillus. Il fait gris dehors. À l'intérieur de moi aussi.

Je ne sais toujours pas ce que je fais ici. Ni ce qui m'a amenée ici. Ni qui je suis. Mes mains remontent jusqu'à mon visage et en caressent le contour, ressentent le velouté de ma peau, la forme de mon nez, de mes lèvres, de mes sourcils. J'ai des pansements sur la tête, sur le front et sur le menton... Je ne sais pas si ce sont mes mains qui me donnent ces informations mais j'ai l'impression de connaître mon visage. Je crois savoir à quoi il ressemble. Est-ce ma mémoire qui revient ?

J'aimerais me relever, m'asseoir, ouvrir cette porte sur la droite derrière laquelle je devine un cabinet de toilette. J'aimerais me regarder dans le miroir. Je sais que dans mon reflet, je trouverai les réponses à mes questions. Je saurai qui je suis. Mais mon corps est trop lourd, il ne bouge que de quelques centimètres.

Je me sens impuissante, prisonnière d'une angoisse qui me submerge de plus en plus. J'essaie de me concentrer pour trouver des indices. Je ferme les yeux. Je chemine dans mon esprit pour essayer d'en extraire des souvenirs. Je me retrouve face à une porte. Une porte en métal dur et froid. Une porte sans poignée. Une porte sans claire-voie. Une porte sans aucune aspérité. Je tambourine, je la pousse de toutes mes forces, je me jette contre elle, je pleure, je supplie, je la griffe avec mes ongles en sang. Mais elle résiste, imperturbable, impitoyablement fermée sur ma mémoire. J'ouvre les yeux. Je suis en nage et à bout de souffle. J'étouffe littéralement. Épuisée par mes efforts, je chute à nouveau dans le sommeil.

Une douleur fulgurante me transperce la tête et me réveille. Tous mes sens sont en alerte. Il y a une odeur particulière dans l'air, mais je n'arrive pas à l'identifier. Les draps sont plutôt doux, en coton. Mon oreiller est assez souple. Un peu trop. Le matelas trop dur. J'ai dans la bouche un goût métallique. Un goût de sang peut-être ? J'avale un peu de salive et mes oreilles semblent se déboucher d'un seul coup. J'entends le ronronnement d'une machine au-dessus de ma tête. Une bande me comprime le bras. Et un autre bip-bip. Ce doit être pour mesurer mon rythme cardiaque. Je serais donc à l'hôpital ? Mais pourquoi ? Je cherche à me souvenir. De toutes mes forces. Ce qui décuple mon mal de tête. Et le bipbip s'affole.

Soudain, la porte s'ouvre et une infirmière entre dans la pièce. Elle jette un œil et se précipite vers la machine à bips. Elle appuie sur un bouton et se penche vers moi :

« Ah, c'est très bien, vous avez repris connaissance. Comment vous sentez-vous ? »

Je passe la langue sur mes lèvres gercées. J'ouvre la bouche pour lui répondre.

...

Aucun son ne sort. J'allais lui dire que ça allait plutôt mal et que j'avais une migraine atroce. J'allais lui demander où j'étais, qui j'étais, ce que je faisais là, dans ce lit d'hôpital. J'allais le faire mais je n'y arrive pas. J'essaie à nouveau. Je me concentre, j'ouvre la bouche, je force sur mon souffle, j'arrondis les lèvres, je fronce les sourcils, je déforme mon visage, comme si cela pouvait m'aider. Mais rien ne sort.

«Eh là, n'allez pas vous faire mal, me conseille l'infirmière. Prenez tout votre temps. Vous avez subi une intervention assez lourde et il faut vous reposer. Ne vous inquiétez pas, ça va revenir, d'accord?»

Je la regarde avec des milliers de questions dans les yeux et sens une larme rouler sur ma joue. L'infirmière me caresse le front.

« Ne pleurez pas... Tout va bien. Vous êtes là, en forme, et je n'aurais pas parié là-dessus quand vous êtes arrivée à l'hôpital. Alors, on se calme, on respire profondément et on sourit. Vous pouvez le faire, ça, vu toutes les

horribles grimaces dont vous êtes capable, hein ? » plaisante-t-elle.

J'esquisse un semblant de sourire, surtout pour lui faire plaisir. Elle doit avoir une quarantaine d'années, de longs cheveux bruns tressés, et une voix douce. Je lis son nom sur son badge. Amélie. Ça sonne bien.

« Voilà qui est mieux, mademoiselle, dit-elle. Vous savez quoi ? Je vais aller informer le docteur de votre réveil et nous allons revenir vous voir. En attendant, détendez-vous, vous êtes bien, ici, et en sécurité, d'accord ? »

Cette fois, mon sourire s'échappe malgré moi. Je la regarde sortir et me faire un petit geste de la main. J'essaie de suivre ses conseils. Je ferme les yeux et me concentre sur ma respiration. Je gonfle le ventre et je souffle par le nez. Je gonfle et je souffle. Je gonfle et...

Quand j'ouvre les yeux à nouveau, je me sens un peu mieux. Plusieurs heures ont dû passer car le soleil est à présent haut dans le ciel. Je m'étire mais je sens quelques fils entraver mes mouvements et j'ai mal aux côtes et à la jambe gauche. Ma migraine a disparu. Mais ma mémoire ne l'a pas remplacée. Je touche mon corps. Je suis assez mince. Et j'ai de la poitrine. Je ne suis donc pas une enfant. J'ai des cheveux mi-longs, ondulés. Je regarde mes mains. Je n'ai pas d'alliance, pas de bracelet, pas de tatouage.

J'aimerais appeler l'infirmière... Amélie. C'est troublant, je me rappelle son prénom, mais pas du mien... J'essaie de le prononcer. Trois syllabes. Amé-lie. Pas compliqué. Je devrais y arriver. Allez, je me détends, je respire profondément, je prends une grande inspiration et je me lance :

...

Toujours rien. Juste un souffle. Pas un son. Je dois avoir un problème aux cordes vocales. Je ne vois pas d'autre explication... Je ne crois pas avoir toujours été comme ça, muette. Je crois même me rappeler le son de ma voix, comme je crois me souvenir de mon visage.

On frappe à la porte. Un homme en blouse blanche entre, suivi par Amélie, toujours aussi souriante.

« Vous êtes réveillée ? À la bonne heure ! » lance-t-elle.

L'homme me regarde, avant de consulter un dossier qu'il tient à la main, et se présente :

« Bonjour, mademoiselle. Je suis le docteur Cholard. C'est moi qui vous ai opérée. Quand vous êtes arrivée à l'hôpital avec les pompiers, vous souffriez de quelques contusions sur la jambe et aux bras, mais surtout d'un traumatisme crânien. Le scanner a révélé un hématome extra-dural que nous avons dû ponctionner. Tout s'est très bien passé. Mais vous êtes restée quelques jours dans le coma. Cinq jours. Ce qui n'est pas rare dans ce genre de cas. Vous vous trouvez actuellement dans une unité spécialisée dans les lésions crâniennes. »

J'essaie de comprendre ce qu'il me dit mais tout va trop vite. J'ai du mal à me concentrer. Ma migraine revient au galop. Le docteur continue à parler :

« Quand les pompiers vous ont amenée ici, vous n'aviez pas de papiers d'identité. Nous ne connaissons ni votre prénom ni votre nom. Pourriez-vous me les donner ? »

J'aimerais bien. Mais je ne les connais pas non plus. Je tourne la tête de droite à gauche.

« Vous ne voulez pas me les donner ou vous ne pouvez pas ? » reprit-il.

Je hausse les épaules.

« Comprenez-vous ce que je vous demande ? »

Je hoche la tête en articulant un « oui » muet.

« Pouvez-vous répéter après moi le son "A" ? »

J'ouvre la bouche en grand. Mais seul un souffle en sort.

« D'accord, nous verrons cela plus tard. Vous ne vous rappelez donc pas votre nom, c'est bien ça ? »

Je fais oui de la tête.

« Savez-vous pourquoi vous êtes là ? Ou en quelle année nous sommes ? »